

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.

L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Entr'acte lyonnais.)

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31.

A PARIS, chez M. Auguste de Vigny et C^e, place de la Bourse, n. 5. (Écrire franc de port.)



Le premier volume de *l'Artiste* est terminé. Jusqu'au bout nous avons poursuivi notre tâche et avec persévérance. Le premier volume de *l'Artiste*, que tous les amateurs de belle typographie ont entre les mains, restera comme un essai de ce qu'il est possible de faire à Lyon dans ce genre, et comme la preuve évidente de ce que nous avons entrepris.

Ce que nous avons à dire aujourd'hui n'est pas du tout un prospectus. On connaît nos allures et notre franchise, et nous ne chercherons pas à jeter de la poudre aux yeux à personne. Disons-le avec vérité : à dater de ce jour, nous changeons de forme, mais non pas de fond. Nous continuerons à défendre les intérêts de l'art partout et sans cesse, et notre première année de publication est un sûr garant de notre conduite à l'avenir. Rien de ce qui intéresse les arts à Lyon ne nous est resté étranger, et notre table des matières est là pour prouver ce que nous avançons. Bien plus, *l'Artiste* a su conquérir une influence dont il fier, et pour une large part il se félicite d'avoir contribué à servir l'art dramatique dans notre ville, en préparant, autant qu'il était en lui de le faire, les événements qui se sont réalisés, événements dont nous attendrons les résultats avec calme, parce qu'il ne s'agit pas ici de personnes, mais de faits artistiques seulement.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous voulions être *l'Artiste* et par la forme et par le fond. Nous abandonnons la forme désormais, parce qu'il ne nous semble pas qu'elle soit entrée pour rien dans notre succès. Nous disons adieu à tout le luxe de notre typographie, aux lettres ornées, aux culs-de-lampe, au papier satiné que nous n'avons pas cessé de prodiguer. Ce n'est pas notre faute si nous procédons ainsi.

Il ne s'agit donc plus d'un livre-album, il s'agit d'un journal simplement. Nous ferons un journal.

Ce journal, dont le prix de souscription reste le même, offrira à ses abonnés des avantages notables. D'ici à peu de temps, nous entendons, toujours pour vingt francs par an, paraître deux fois par semaine au lieu d'une, c'est-à-dire que nous publierons le double de matières qu'aujourd'hui, tout en restant une feuille exclusivement consacrée à l'art dans toute son acception.

Maintenant voici les avantages réservés aux souscripteurs :

1^o Toute personne qui, à dater de ce jour, s'abonnera à *l'Artiste* pour un an, aura le droit de choisir dans les magasins de MM. Benacci et Peschier, éditeurs de musique, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs de musique, prix marqué. Ceci résulte de conventions particulières passées entre la maison que nous désignons et l'administration de *l'Artiste*. On pourra choisir dans la musique ancienne et moderne toutes les compositions de nos grands artistes modernes : les Herz, les Bertini, les Thalberg, édités par MM. Benacci et Peschier, ne feront pas exception.

2^o Tout en nous réservant de paraître deux fois par semaine, aussitôt que les matières seront assez abondantes pour nous le permettre, nous n'abandonnons point pour cela nos publications musicales particulières, et bien au contraire nous les multiplierons.

Ainsi, *l'Artiste* a publié de la musique de tout le monde un peu. MM. Audran, Alex. Billet, Cherblanc, Victor Elbel, Feuillet, Maillot, Maniquet, J. Miro, Rozet et Ruotte, figurent dans notre album et continueront d'y paraître avec d'autres noms qui pourront surgir, et aussi avec d'autres noms connus lyonnais : MM. Beaumann, George Hainl, Dazzi, Donjon, Luigini, etc.

Incessamment nous publierons, et plus fréquemment que par le passé, des romances inédites de quelques illustrations parisiennes : MASINI, LOUIS, M^{lle} LOÏSA PUGET, F. BÉRAT, BERTINI, L. CLAPISSON, DOEHLER, GRISAR, H. HERZ, T. LABARRE, J. MASSET, viendront tour à tour

augmenter nos richesses musicales. Nous ne croyons pas qu'en province on puisse arriver à plus beau résultat.

Bien entendu que nous continuerons à publier des portraits d'artistes, des dessins d'architecture, des sites remarquables. Nous resterons *l'Artiste*, et ne serons pas exclusifs.

Quant à notre journal proprement dit, les personnes non abonnées le trouveront dans les théâtres, où il se vendra tous les soirs. MM. les souscripteurs seulement jouiront de toutes nos publications.

Prospectus des Théâtres.

LE DIRECTEUR DES THÉÂTRES DE LYON

A MM. LES LYONNAIS.

Messieurs,

Appelé par le choix de vos magistrats à diriger les théâtres de la seconde ville de France, je sens aujourd'hui plus que jamais tout ce que réclament les intérêts de l'art et les plaisirs du public.

Je ne me suis pas dissimulé l'étendue de ma tâche ni les difficultés de la position qui m'était faite.

J'avais d'abord à organiser, dans l'espace de quinze jours, tout le personnel du théâtre des Célestins; j'avais à accomplir des réformes indispensables que l'opinion publique réclamait, et j'ose espérer que l'assentiment général ratifiera l'exécution d'une mesure dont j'ai compris la nécessité. Ces réformes, Messieurs, j'aime à croire que vous les trouverez convenablement réalisées dans le tableau que j'ai l'honneur de mettre aujourd'hui sous vos yeux.

Vous y rencontrerez, à côté des artistes depuis long-temps adoptés par vous, des noms qui vous sont déjà connus. M. Hippolyte Roland, M^{lle} Amélie Brière, M^{me} Lefebvre reviennent solliciter des suffrages dont vous les avez souvent honorés.

Quant aux autres artistes choisis sur nos premières scènes de vaudeville, vous les jugerez, j'en suis certain, avec cette impartialité qui vous est habituelle, et vous me trouverez toujours empressé à me rendre à la justice de vos arrêts.

Un régisseur jeune et intelligent, M. Lefebvre, ravivera le répertoire du vaudeville par un bon choix d'ouvrages et par les soins minutieux apportés à la mise en scène.

J'ai sollicité et obtenu, en y coopérant, la restauration de la salle des Célestins. Tous ces changements me permettent d'espérer que ce théâtre sera de plus en plus digne de ceux qui le fréquentent.

Puisse, Messieurs, le bienveillant intérêt dont vous m'avez honoré comme artiste me suivre encore dans la carrière où je vais entrer! J'y marcherai avec fermeté, ne perdant jamais de vue le but que je me suis proposé, les progrès de l'art et la prospérité des deux scènes lyonnaises, heureux si, pour prix de mes efforts, je puis de nouveau emporter un jour l'estime de mes concitoyens.

Agréez, Messieurs, l'assurance de la respectueuse considération de

Votre dévoué serviteur,

SIRAND.

CHRONIQUE MUSICALE.

Avec du courage, des efforts et de la persévérance, nous en finirons cette année peut-être avec les concerts de toutes sortes dont nous sommes inondés. M. Cherblanc, M^{me} Miro, M. Dessane, M^{lle} Lehuen et M. Dazzi fermeront la marche, et nous l'espérons, car, si la musique est une bonne chose, encore faut-il en user avec discrétion. D'ailleurs aujourd'hui l'été est commencé sérieusement. La chaleur devient accablante; chacun se prépare à partir pour sa petite villa, tout le monde, même ceux qui n'en ont pas, ceux-là surtout. Le grand drame du théâtre en est arrivé à sa dernière scène, et les préoccupations qu'il entraînait de part et d'autre

pendant qu'il se déroulait à nos yeux ont fait place à une parfaite quiétude pour l'avenir. Le théâtre des Célestins a fait peau neuve, et au physique comme au moral nous le trouverons extraordinairement changé. La salle sera coquette, fraîche et parée; la foule y sera, et, il faut l'espérer, les bonnes pièces aussi. Dans tous les cas, bons ou médiocres, tous les ouvrages du répertoire seront bien joués. Nous y comptons.

M. Cherblanc, à chaque soirée musicale, arrive toujours un des derniers; c'est que M. Cherblanc est sûr de son public comme de lui-même, et que, par cette double raison, il fait fort bien de ne pas se presser. M. Cherblanc a ses adeptes, ses élèves, ses admirateurs dévoués; ajoutez qu'il a fort peu de détracteurs, parce que M. Cherblanc est un talent simple, pur, correct et aimable. Il a fait les principaux frais de son concert en exécutant un grand concerto de Bériot et une jolie fantaisie de sa composition dont nous avons parlé déjà et intitulée : *Souvenirs de Bade*; puis enfin avec M. George Hainl le duo des frères Bohrer pour violon et violoncelle, a fait beaucoup d'effet.

Ensuite est venue Mme Miro-Camoin avec son grand concert d'adieu; mais, attendu le réengagement de Mme Miro par M. Sirand, le grand effet du mot *adieu* posé à l'avance sur les affiches n'étant plus de saison, on l'a supprimé à la hâte, et l'on a agi sagement. Ce concert, donné au Grand-Théâtre avec le même luxe et les mêmes préparatifs que pour Thalberg, avait attiré une assez brillante assemblée. Mme Miro, cela va sans dire, et MM. Duplan, Malliot, Cherblanc, Junca et George Hainl s'y sont fait entendre, et le trio de la *Dame blanche*, exécuté au commencement de la soirée, nous donne l'occasion d'une observation dont nous engageons le théâtre à faire son profit pour l'année prochaine, si d'autres concerts doivent y avoir lieu. En effet, si, dans une salle de spectacle consacrée à la musique, on place les chanteurs sur la scène et l'orchestre à leurs pieds, c'est qu'il y a pour cela des raisons d'acoustique évidentes. Dans les concerts, au contraire, les chanteurs placés sur l'avant-scène ont derrière eux, groupé, échelonné, un orchestre formidable qui couvre leur voix, et il en résulte que l'auditeur perd toute la partie vocale d'un morceau. Cet arrangement, avec l'orchestre sur la scène, ne conviendra qu'à l'exécution de grandes masses, et, quant au chant, on fera bien d'y renoncer.

Pour commencer, on a exécuté une ouverture que nous croyons être de la composition de M. Rozet. Cette ouverture, qui offre quelques parties brillantes, est assez faible comme disposition générale et comme composition. Les cymbales et les instruments de cuivre y jouent un trop grand rôle, je veux dire que ce rôle n'est pas assez motivé. Au milieu du bruit, les motifs principaux, le chant de la mélodie que l'on cherchait vainement à saisir, manquent de corps absolument. En effet, M. Rozet fait fréquemment monter ses violons jusqu'au *si aigu*, ce qui diminue leur sonorité de toute l'ampleur des notes plus graves qui ne sont pas employées. Ecoutez Beethoven dans ses symphonies, le chant des violons s'y maintient presque toujours dans le médium, et il en résulte un ensemble, une verve, un son général large et qui a du corps réellement.

Samedi dernier Mlle Lehuen, notre jeune chanteuse, a donné elle aussi son concert d'adieu. Pour cela, elle a eu recours à son joli talent d'abord, et ensuite à M. Dazzi, l'excellente clarinette, à MM. Duplan et Renard qui ont fort bien dit le grand duo de la *Reine de Chypre*, et à Malliot qui a chanté une délicieuse mélodie de sa composition, *Isella*, ballade, avec accompagnement de piano et de violoncelle. Rien de suave comme le chant principal, large et soutenu de cette mélodie, et plaintivement répété par le violoncelle. Ce morceau, où nous voudrions entendre un chanteur expressif comme Poultier, fait honneur à la science musicale de Malliot.

Mlle Lehuen a fait plaisir dans le choix des morceaux qu'elle a chantés, tous tirés du répertoire d'une première chanteuse. Mlle Lehuen a la voix grave; elle a surtout bien dit le duo de la *Favorite* avec M. Renard et un air du *Planteur*. Dans le trio de *Bélisaire*, nous aurions désiré un peu plus d'élan et de couleur.

Mlle Lehuen va à Rouen. Nous lui souhaitons bonne chance, elle en est bien digne.

Mlle Lehuen, que nous avons applaudie toute l'année dernière au Grand-Théâtre, vient de traiter avec Rouen pour y tenir l'emploi de jeune chanteuse, à raison de 700 francs par mois.

La commission des beaux-arts de Vienne, présidée par M. Dode, sous-préfet, a rendu son jugement sur le concours ouvert pour la composition d'une façade à exécuter à l'église de Saint-André-le-Bas de cette ville. Elle a décerné le premier prix au projet portant le numéro 4; auteur : M. Crépu, architecte à Saint-Etienne. Le second prix a été décerné au projet portant le numéro 9; auteur : M. Berthier, architecte à Paris.

On s'est empressé de publier que les artistes sociétaires de nos deux théâtres, qui ont clos dernièrement l'année théâtrale, ont touché, après le paiement intégral des petits appointements, 95 pour 100 du montant des leurs, et, de ce chiffre qui fait honneur au zèle des sociétaires, on a tiré cette conclusion que la subvention accordée au directeur des théâtres pourrait bien ne pas être aussi utile qu'on voudrait le faire penser.

D'abord, s'il est vrai que les artistes sociétaires ont réalisé pendant le mois d'avril 95 pour 100 sur leurs appointements, il faut bien admettre

que ce mois étant le dernier de l'année théâtrale, les représentations de clôture qui se succèdent attirent plus volontiers la foule, même avec des spectacles connus. Il aurait fallu dire aussi que le mois de mars n'a pas été aussi heureux que le mois d'avril, et que les artistes sociétaires n'ont réalisé à cette époque que 50 pour 100.

Les subventions sont indispensables à l'existence des grandes scènes départementales, du moins c'est l'opinion que nous avons toujours émise. En ceci, nous sommes d'accord avec M. le ministre de l'intérieur qui a complètement approuvé le traité conclu par la ville avec M. Sirand et qui, dans les observations qu'il a pu faire, s'est surtout attaché à la subvention dont le chiffre ne lui a point paru assez élevé.

Nous recevons la lettre suivante qui soulève une question grave et qui amènera sans doute des explications indispensables. Les signatures originales de cette lettre sont entre nos mains.

Monsieur le rédacteur,

Dans un de vos derniers numéros, vous annoncez que les artistes sociétaires n'avaient point reçu de subvention. Nous l'avions cru jusqu'à ce jour comme vous. Mais nous apprenons de source certaine, — et au besoin nous pourrions prouver ce que nous avançons, — qu'une somme de trois mille francs a été donnée par l'autorité pour être distribuée exclusivement aux artistes du théâtre des Célestins.

En écrivant, nous ne sommes point guidés par un sentiment de jalousie contre des camarades plus heureux que nous; mais nous tenons à faire connaître au public ce qui s'est passé. Lui seul doit juger et apprécier cette préférence.

Plusieurs artistes du Grand-Théâtre.

UN COUTEAU DE BRIGAND

OU

Une Journée d'Artiste.

L'Italie étant reconnue pour la terre classique des bandits, bienheureux celui qui peut se féliciter, en en sortant, de n'avoir jamais vu que de loin leurs hordes redoutables. Cette appréhension dans laquelle sont à chaque instant les voyageurs n'est pas toujours sans raison, car tous les efforts des souverains italiens n'ont pu parvenir et ne parviendront peut-être jamais à assurer aux étrangers une sécurité parfaite, parce que, ne s'appliquant qu'à punir le mal, ils ne font rien pour le prévenir.

Ne tenant aucun compte de ces terreurs, quelques fois fondées, l'artiste et le poète qui vont chercher des inspirations en Italie tournent naturellement leurs pas vers les endroits les plus déserts, et par conséquent les plus dangereux. Le désir de voir les lieux où se sont passés ces événements célèbres que l'histoire nous a transmis leur fait oublier les conseils de la prudence, et les engage souvent dans des aventures dont ils sont quelquefois victimes. Ces réflexions, inspirées par les souvenirs que nous avons rapportés de ce charmant pays, nous rappellent à ce sujet une anecdote que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître.

MM. M*** et C***, artistes de l'école de Lyon, dans laquelle ils s'étaient liés d'amitié, se retrouvèrent en Italie où ils étaient allés achever leurs études, le premier dans les sujets de poésie et d'histoire, et le second dans le paysage. Contents d'être ensemble et s'entendant parfaitement, ils avaient l'habitude de ne jamais se séparer dans leurs fréquentes excursions hors de Rome.

Etant à la veille de quitter cette capitale pour parcourir le reste de l'Italie avant de rentrer en France, ils voulurent emporter un souvenir fidèle du magnifique aqueduc de Claude, dont on voit les majestueuses ruines à quelques milles hors de la porte *San-Giovanni*, sur la route de Naples. Partis de bonne heure de Rome, par une belle matinée de mars, ils s'applaudissaient d'avoir choisi une aussi belle journée pour leurs excursions, lorsque s'éleva un vent furieux qui soulevait des nuages de poussière si épaisse, qu'ils pouvaient à peine à voir quelques pas devant eux; M. C***, déjà souffrant, s'en trouva si incommodé, que, quittant la grande route, les deux amis passèrent à travers les champs.

Après beaucoup de fatigue occasionnée par la hauteur des broussailles et la quantité de monticules que l'on rencontre dans ce désert (car on peut parfaitement donner ce nom à la campagne de Rome), et toujours battus par l'orage, ils arrivèrent à une maisonnette entièrement isolée au milieu de ce terrain inculte; ayant frappé à la porte, une femme vieille, laide, de mauvaise mine, et rappelant parfaitement la mère Léonarde de la caverne de *Gil Blas*, se présenta à eux. Les deux artistes lui demandèrent la permission de se reposer un instant sous son toit. Pour toute réponse, elle leur montra un des bancs de chêne qui, avec une longue table, formaient tout l'ameublement de la cabane; une large cheminée en occupait le fond, et de longues crosses de fer étaient plantées dans la muraille à égale distance les unes des autres; cet intérieur recevait le jour par deux petites croisées. La vieille, s'étant placée auprès de celle qui regardait l'orient, se mit à filer en jetant de temps en temps des regards inquiets sur les deux amis qui parlaient à voix basse.

Après quelques instants, de repos, ces messieurs voulant continuer leur route, s'aperçurent qu'ils avaient oublié à Rome leurs chaises portatives, meuble indispensable pour les artistes à la campagne. L'un d'eux, s'adressant à la vieille, lui demanda si elle pourrait leur procurer deux chaises ordinaires pour travailler à un mille de là pendant le reste de la journée, lui offrant de la dédommager de sa complaisance. Celle-ci ré-

pondit qu'elle n'avait à leur offrir que le banc sur lequel ils étaient assis. Ne pouvant faire mieux, ils acceptèrent, et M. M***, comme le mieux portant, déjà chargé de tout le bagage, dut y ajouter encore le poids d'un banc qui aurait suffi pour sept ou huit personnes, et soutenant son ami, on se remit en route.

Arrivés au terme de leur course, le malade se sentit très-mal ; son ami fut alors dans le plus grand embarras, au milieu d'une campagne déserte et inculte, à une lieue de toute habitation ainsi que de tout secours. Enfin, ranimées par les efforts de l'amitié et quelques gouttes de liqueur, ses forces revinrent, et l'on pensa à remplir le but qu'on s'était proposé. M. M***, voulant consolider le banc sur lequel il avait placé son ami malade, s'éloigna pour chercher quelque pierre à cet effet, et en apercevant une fort grande qui paraissait propre à cet usage, il la souleva, et vit avec horreur qu'elle reposait sur une mare de sang fraîchement répandu, au milieu de laquelle nageait un long couteau de brigand. Notre compatriote frémit, et regardant de tous côtés si personne ne l'apercevait, il saisit le poignard, l'essuya aux herbes qui croissaient autour de lui, et le cacha sous son habit, s'attendant à chaque instant à être obligé de s'en servir pour sa défense. Il se garda bien néanmoins de faire part de sa découverte à son ami, auquel toute émotion aurait pu être funeste et serait devenue très-embarrassante pour tous deux.

La journée se passa à travailler, et nos deux artistes, ayant achevé leur besogne sur le soir, pensèrent à reprendre le chemin de la ville ; mais avant il fallut reprendre le chemin de la maison isolée pour y rendre le banc qu'ils avaient emprunté. Lorsqu'ils arrivèrent, la nuit était venue, et au bruit qu'ils firent à la porte, elle s'ouvrit. Mais quel fut leur étonnement ! au lieu de la vieille femme qu'ils avaient vue le matin, seize bandits placés autour de la table buvaient en jouant à la morra.

A l'aspect des deux étrangers, le jeu s'interrompit et tous les regards se fixèrent sur eux. Qu'on se figure leur position à tous deux au milieu d'un pareil repaire, l'un malade et pouvant à peine se soutenir, et l'autre cachant sous son habit une arme tachée de sang que peut-être un des bandits présents aurait pu réclamer comme lui appartenant et assurer son secret en demandant la mort de nos deux artistes. Le danger inspire quelquefois de l'audace ; c'est ce qui arriva à nos compatriotes. M. M***, sans se troubler, remercia de l'obligeance que l'on avait eue de les laisser reposer le matin et de leur avoir confié un meuble qui leur avait été si utile, et finit enfin par offrir quelques monnaies en récompense. Les bandits refusèrent obstinément et même engagèrent ces messieurs à accepter un verre de vin avec eux. Un refus eût été dangereux, et nos amis, tout en regardant la muraille garnie d'armes pendues aux crosses de fer qu'ils avaient remarquées le matin, acceptèrent l'invitation, tout en tremblant que quelque patrouille de dragons ou de carabiniers ne vint à investir la cabane, et à les compromettre d'autant plus facilement que l'un d'eux était porteur du fameux couteau trouvé à l'aqueduc. Heureusement cette crainte ne se réalisa pas, et après des remerciements et des compliments de part et d'autre, on se sépara, et nos amis rentrèrent à Rome où M. M*** fit part à son compagnon de sa découverte et lui montra le poignard.

Aujourd'hui M. C*** n'existe plus ; mais son ami, possesseur du dessin et du fameux couteau, le conserve comme un souvenir d'une des plus fortes émotions qu'il ait éprouvées dans le cours de son voyage.

Min Dany.

NOUVELLES.

M^{me} Miro-Camoin, dont l'engagement à Lyon est renouvelé, est allée donner plusieurs concerts à Vienne, Bourg et autres villes voisines de Lyon, en compagnie de M. George Hainl. On écrit aussi de Toulouse que M^{me} Miro a signé avec le directeur du théâtre de cette ville un engagement d'été de quatre mois.

— M^{me} Pauline Garcia-Viardot, allant à Madrid, s'est arrêtée à Bordeaux pour s'y faire entendre dans une représentation du *Barbier de Séville*.

— Chollet et M^{me} Prévost sont réengagés à l'Opéra-Comique. Audran doit y débiter dans la *Dame-Blanche*.

— Le lord-chambellan vient d'interdire à la troupe qui exploite à Londres le théâtre français, où M^{me} Plessy joue en ce moment, la représentation du *Verre d'Eau* de M. Scribe. Sa Grâce a pris sous sa protection la mémoire de la reine Anne et la réputation de lady Marlborough.

— Le théâtre Ventadour, à Paris, est aujourd'hui exploité par une troupe allemande qui a remplacé les Italiens partis pour Londres. Déjà on a représenté le *Freyshütz* de Weber et la *Jessonda* de Spohr. Les chœurs, dit-on, sont magnifiques.

— Un journal de Paris fait les réflexions suivantes qui sont fort justes sur la situation de la Comédie-Française :

« M. Scribe va s'emparer du Théâtre-Français qu'on lui livre de si bonne grâce ; il va faire ce qu'il fit il y a vingt ans, il va accaparer la Comédie-Française et transporter le boulevard Bonne-Nouvelle rue Richelieu. Il commence déjà à prendre des collaborateurs pour l'exploitation de cette scène que la chambre des députés, jalouse de conserver et de perpétuer notre grande littérature dramatique, dote d'une si grasse subvention. A la suite de M. Charles Duveyrier, vous allez voir accourir tous les anciens collaborateurs de M. Scribe, apportant à l'envi des sujets de vaudevilles en trois ou cinq actes, sans couplets, pour l'usage de MM. les

comédiens ordinaires du roi, qui trouvent beaucoup plus facile de débiter cette prose que les vers de Molière, qui montrent à moins de frais ce qu'ils appellent du talent que dans le haut répertoire comique. Libre à la comédie de se faire petite, puisqu'au bout des vaudevilles signés Scribe il y a de l'argent ; mais combien cela durera-t-il ? Et ne verrons-nous pas en faveur de l'art sérieux s'élever une réaction dans le feuilleton et à la chambre lors de la discussion du budget ? »

Tout ceci à propos de la représentation d'*Oscar*, comédie nouvelle de MM. Scribe et Duveyrier, donnée à ce théâtre. Cette pièce, remplie de détails gracieux, a réussi. A côté le Théâtre-Français, l'Odéon fait plus que bonne contenance. *Le Voyage à Pontoise* continue d'attirer la foule ; et M^{me} Georges, dans tout son ancien répertoire, ramène à l'Odéon les beaux jours des grands rôles de la tragédie classique.

— Les ténors Wartel, Carlo et Wermelen quittent l'Académie de Musique. On croit aussi que Delahaye et Raguenot ne s'arrangeront pas avec la direction. Avis aux scènes départementales.

— L'auteur de *l'Abbé de l'Epée*, de *Madame de Sévigné*, des *Deux Journées*, de *l'Intrigue aux Fenêtres*, d'*Une Folie*, de *Fanchon la Vielleuse*, Bouilly, vient de mourir quelques jours après son compagnon de succès, Chérubini. Comme homme de lettres, Bouilly est assurément regrettable ; mais voici un trait qui, aux yeux des gens de bien, l'honorera plus que tous les lauriers académiques.

M. Legouvé en mourant avait laissé un fils âgé de quatre ans ; il avait confié à Bouilly la tutelle et la curatelle de cet enfant auquel, du reste, il léguait une petite fortune de cinq mille livres de rentes.

M. Bouilly fit donner à son pupille l'éducation la plus distinguée, et le jour de la majorité venu, il lui dit, en lui rendant ses comptes : « Jeune homme, votre père vous a laissé cinq mille livres de rentes, les voici ; mais j'y ajoute vingt mille livres de rentes, produit d'intérêts et de placements favorables. »

M. Bouilly avait eu le bonheur d'acheter pour le jeune Legouvé une maison qui, au bout de dix-huit ans, avait acquis une plus-value énorme par suite de l'accroissement d'importance donné au quartier.

— M. Ingres fait voir en ce moment à ses amis et aux amateurs des arts, dans son atelier, un nouveau portrait qu'il vient d'achever ; c'est celui de S. A. R. M. le duc d'Orléans.

Le prince est représenté en petit uniforme de lieutenant-général. Debout, le chapeau sous le bras droit, il pose sa main gauche près de la garde de son épée. La peinture, de grandeur naturelle, ne laisse voir le personnage que jusqu'aux genoux, ce qui fait que l'attention se fixe plus particulièrement sur la tête. On conçoit que, pour perfectionner un tel ouvrage, M. Ingres ait épuisé toutes les ressources de son art et de son talent ; et en effet, il est difficile de voir une peinture qui, aux qualités solides qui donnent une longue durée à une production, joigne encore, comme le tableau de M. Ingres, un aspect séduisant, une harmonie pleine de grâce. Le portrait est d'une ressemblance admirable, soit que l'on considère l'ensemble de la figure ou que l'on observe les traits du visage en détail. Cette belle production nous a paru plus parfaite encore que toutes celles de notre grand peintre, et l'on y remarque surtout les qualités qui semblent n'appartenir qu'à un jeune artiste, mais que la maturité de l'âge et le long exercice du pinceau ont rendues parfaites.

Deux Epoques d'une Vie.

C'était par une belle matinée de printemps ; les fleurs entr'ouvraient leurs calices embaumés, l'acacia tombait en grappes gracieuses, les oiseaux reprenaient leurs concerts d'amour ! tout renaissait dans la nature. Sur une verte pelouse, jetée comme un tapis devant une élégante maison, un jeune homme se promenait. Sa physionomie était calme et laissait deviner une âme étrangère à toute mauvaise pensée. Enveloppé dans une moelleuse robe de chambre dont les glands d'or et de soie se rattachaient autour de sa taille, le matinal promeneur appela son valet de chambre et lui dit avec bonté :

— Pierre, voici une lettre à porter.

— Encore une bonne action ? demanda le domestique.

— Je suis riche, quel meilleur emploi puis-je faire de ma fortune ? Un malheureux pêcheur s'est noyé hier, sa femme reste sans ressources ; je lui envoie un peu d'argent en attendant de faire mieux.

Pierre allait sortir, son maître le rappela.

— Pense, lui dit-il, à payer ma souscription pour les orphelins sans asile.

Ce premier soin rempli, le propriétaire continua sa promenade et fut salué par son jardinier.

— Comment va la santé, mon garçon ? lui demanda-t-il.

— Monseigneur est bien bon ; la santé, la gaité, tout cela va de mieux en mieux depuis que j'ai le bonheur d'être ici.

— J'apprends cela avec plaisir ; vous êtes un honnête homme, le sort n'est que juste envers vous.

— Monsieur le duc m'a cependant pris sans informations.

— Votre position m'intéressait.

— Sans cette généreuse bonté, ma famille serait morte de misère dans un hôpital et moi dans une prison pour dettes. Que votre nom soit béni !

— Je n'ai pu croire au mal qu'on me disait de vous.

— Et votre seigneurie a eu raison, le monde juge si légèrement !

— Tâchez de vous le rendre favorable en restant honnête homme.

Le duc s'éloigna le pied léger, le cœur content, convaincu qu'il s'était fait un fidèle serviteur en faisant un heureux. Près de la porte d'entrée de

son château il rencontra une jeune fille qui le salua et lui remit une lettre en rougissant.

— De quelle part venez-vous, mon enfant ?

— De la part de mon père, Monsieur.

— En quoi puis-je l'aider ?

— Hélas ! le pauvre cher homme est veuf, et, depuis qu'il a perdu ma mère, il a aussi perdu le bonheur.

— Que dites vous ?

— Notre commerce ne nous donne plus à vivre, mon père vient d'être traîné en prison; il ne nous reste que des larmes.

— Rassurez-vous, je paierai vos dettes, la liberté sera rendue à votre père; séchez vos larmes et passez à l'office pour prendre quelque chose avant de quitter le château.

— Le bonheur de cette nouvelle me suffit; permettez-moi de la porter à mon père, Monsieur.

— Remettez-lui ceci en attendant.

Le seigneur mit cinq pièces d'or dans la main de la jeune fille et rentra dans son cabinet. Sa journée avait été bien commencée; il s'assit sur un divan et se dit en lui-même :

— Ne suis-je pas le plus heureux des hommes ? Ceux que j'oblige m'aiment et me bénissent. Quel sort pourrait être aussi doux que celui du riche dont la bienfaisance est à tous ?

L'âme bercée par d'aussi agréables pensées, le philanthrope sortit et suivit le bord de la rivière. Une légère nacelle se balançait sur les flots; il y entra, fit signe à un batelier et bientôt descendit le courant, aidé par deux bras vigoureux qui tenaient les rames. Un site pittoresque le frappa :

— Arrêtez-vous, dit-il à son guide, je n'irai pas plus loin et retournerai chez moi en me promenant.

En parlant ainsi, il donna un écu de cinq francs au batelier et s'éloigna. Il avait à peine fait quelques pas, qu'un malheureux lui tendit son chapeau et reçut une pièce de deux francs. Enfin il reprit sa marche et se retourna pour jeter un dernier regard sur la rivière avant de s'enfoncer dans le bois.

Le batelier et le mendiant qu'il avait assisté se parlaient en se montrant leur argent.

— Ils me bénissent, se dit-il, et ma bonne action les dispose sans doute à la bienveillance.

Le soir il dina, selon son habitude, dans un élégant restaurant et demanda les journaux, afin de s'enquérir s'il ne trouverait pas quelque misère à soulager. Les bonnes actions à faire ne manquent jamais, le philanthrope put s'en convaincre, et il sortit pour adoucir une infortune.

En quittant son nouveau protégé, il se laissa aller à sa rêverie, heureux d'avoir bien employé son temps et son or. La soirée était magnifique; la lune, dans tout son éclat, se mirait dans les eaux limpides d'un fleuve que rien ne troublait. Il contemplait avec délices ce ciel sans nuages, cette nature calme et ces mondes infinis où l'âme du juste aime à se transporter.

Tout-à-coup, à quelques pas de là, un homme que le désespoir semblait conduire s'approche du fleuve et s'élance pour s'y précipiter. Notre philanthrope jette un cri, et, plus prompt que la pensée, saisit à bras-le-corps le malheureux qui tentait de lui échapper.

— Ils sont fous, dirent quelques passants, ne nous mêlons point de leurs affaires.

Et on les laissa seuls.

— Pourquoi vous porter à cet acte de désespoir ? demanda le duc à son homme.

— Pourquoi ? Parce que tout n'est que mensonge et déception, parce que je suis las du monde.

— Si vous avez des peines, je les adoucirai.

— Vous ne pouvez rien pour moi. Je suis directeur d'un théâtre; ma caisse est vide, et demain il faudrait payer.

— Quelle somme vous serait nécessaire ?

— Dix mille francs !

— Vous les aurez.

— Ah ! ne vous moquez point de ces malheureux qui demain dîneront par cœur !

— Je parle très-sérieusement; conduisez-moi chez vous, je signerai un bon payable à vue, et mon banquier ne vous fera point attendre.

Ils marchèrent, et le duc sentit son cœur battre de plaisir en pensant à tout le bien qu'il lui était donné de faire.

— Vous ne me sauvez pas seulement la vie, lui dit le directeur, vous me conservez aussi l'honneur.

Et, regardant le duc avec une expression étrange de surprise, il ajouta :

— C'est aujourd'hui relâche, par ordre de l'autorité; chaque fête publique nous coûte un sacrifice : ce sont nos impositions personnelles.

Il se frotta les mains et sourit avec amertume; une mauvaise pensée lui traversa l'esprit.

Quelques vieux fauteuils damassés, un bureau et beaucoup de manuscrits composaient tout le mobilier du cabinet où le directeur reçut le duc; celui-ci en fut étonné.

— Quels sont ces papiers ? demanda-t-il au directeur.

— Le plus petit nombre se compose des pièces reçues; le plus grand nombre de celles qui sont refusées.

— Je comprends, dit le duc, vous n'admettez que les meilleures ?

— Je n'ai pas dit cela; il y a des considérations de théâtre, de public et d'auteurs. Tel est absurde en faisant rire ou pleurer; mais que veut-on autre chose que rire ou pleurer ?

— Les auteurs refusés doivent vous en vouloir ?

— S'ils sont à craindre, on leur donne de l'eau bénite de cour; s'ils ne

le sont pas, on leur renvoie leurs pièces après les avoir mal lues ou même sans les lire.

— C'est une perfidie.

— C'est une économie de temps.

— Pauvres auteurs !

— Ne les plaignez pas; si nous les maltraitons, ils nous le rendent. Nous n'avons pas de plus cruels ennemis; mais pardonnez-moi ces détails.

— C'est juste. Voici le bon que je vous ai promis; adieu.

— Un mot, s'il vous plaît. Vous avez fait beaucoup de bien dans votre vie ?

— Le plus possible.

— Que vous en est-il revenu ?

— De la reconnaissance.

— Vous la croyez sincère ?

— Sans doute.

— Vos amis vous sont dévoués ?

— Je le pense.

— Ceux que vous avez obligés vous estiment ?

— Ils me le disent du moins.

— Aimerez-vous voir leur cœur à découvert, pénétrer sous l'épiderme de leur pensée ?

— Certainement.

— Fort bien ! tel que vous me voyez, j'ai le don des choses cachées, et je veux vous rendre service pour service.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais être plus clair.

En parlant ainsi, le directeur se mit à rire amèrement, et quelle ne fut pas la surprise du duc lorsqu'il le vit successivement changer de physionomie, de tournure et de costume, pour se transformer en un corps lourd, aux jambes grêles, au nez crochu, à l'aspect bizarre. Cet être étrange, dont la bouche étoit monstrueuse, portait un habit jaune moucheté de noir et ressemblait par ses allures à une grenouille; cependant il y avait dans ses yeux vifs et perçants quelque chose qui rappelait l'homme.

(La fin au prochain numéro.)

Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.

ANNONCES.

TISSUS EN VERRE.

La maison The Dubus et Co, de Paris, inventeurs des tissus de verre pour ornements d'églises, ameublements, rideaux, tentures, etc., a soumis plusieurs échantillons de ses produits à S. E. le cardinal de Bonald. Il est difficile de se faire une idée de la beauté, de la richesse, de l'éclat de ses magnifiques étoffes. Il les faut toucher pour se convaincre que du verre se trouve là mélangé, tissé avec la soie, ne lui enlevant rien de sa souplesse, ajoutant ses brillants reflets aux molles ondulations du satin; il faut voir, toucher, manier ce brocart transformé même en bouquets grecs, pour croire à son inconcevable souplesse. Il a fallu toute la puissance du génie de l'homme, l'admirable patience de l'industriel cherchant une idée nouvelle, pour atteindre une aussi grande perfection dans la filature du verre; car c'est un véritable fil, un fil d'une finesse prodigieuse, d'un grain toujours égal, d'une ténuité telle que vous pouvez l'employer à votre gré. Et cependant, quelle pureté de couleur! quels tons vigoureux! c'est de l'argent, c'est de l'or, mais dégagé de toute parcelle d'alliage; c'est de l'or, mais un or que l'humidité ne peut ni pâlir ni ternir.

Nous avons été assez heureux pour pouvoir admirer une chasuble semblable à celle que S. S. a daigné agréer. Il n'est pas possible d'exprimer l'effet et la magnificence de ce somptueux brocart: aussi le Saint-Père a-t-il fait témoigner toute son admiration à M. Dubus. La lettre la plus honorable et de précieuses médailles lui ont été adressées (1). S. E. Mgr. le cardinal a témoigné le désir d'en avoir un trône pontifical, et son exemple aura sans doute de nombreux imitateurs. Les dessins en sont très-beaux; mais ce qui ajoute un grand prix à cette découverte, c'est que les odeurs n'ont aucune influence sur ces tissus. Aussi les congrégations religieuses qui envoient des missionnaires au-delà des mers ont-elles déjà fait de nombreuses demandes. Ce qui rendra cette étoffe d'un usage général, c'est aussi le prix bien inférieur à celui des ornements en soie brodée sur soie, qui ne peuvent d'ailleurs supporter aucune comparaison avec ceux-ci pour la richesse et la solidité du tissu, pour la vigueur des tons, pour la pureté et l'éclat de l'or et de l'argent. De brillants succès sont assurés à cette nouvelle fabrication.

Si quelques doutes pouvaient rester à nos lecteurs, qu'ils se rendent à l'hôtel de Notre-Dame-de-Pitié (2); ils pourront voir, examiner et toucher comme nous l'avons fait nous-même, grâce à la complaisance du représentant de la maison Dubus.

(1) C'est en 1840 que le Pape a reçu un ornement complet, cramoisi et or, ainsi qu'une étole blanche en argent.

(2) Rue Sirène.

Dépôt de la Société des Publications illustrées

Chez A. BARROIS, libraire, rue Saint-Dominique, 1, au 2^{me}.

Séances et Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques,

Compte rendu par MM. LOISEAU et CH. VERGÉ, sous la direction de M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Conditions de la souscription :

Cette publication paraît tous les mois par cahiers de 4 à 5 feuilles au moins, formant chaque année deux forts volumes in-8°, avec une table générale des matières.

Prix : A Paris. 20 fr. » c.
Dans les départements. 22 50
Payables à l'avance.